

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    »    »    14    »    six mois.  
                  }    »    »    7 50   »   trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Basque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER  
et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX

14 novembre 1863.

Le Bulletin de Paris nous apprend que l'exposé financier de M. Fould sera publié dans les premiers jours de la semaine prochaine.

On écrit de Rome à l'Agence Bullier que le cardinal Antonelli aurait déclaré que le gouvernement pontifical adhérerait au congrès européen, mais sous l'expresso condition que la situation respective de Rome et de Turin serait rétablie comme elle était avant les élections piémontaises.

La Patrie, parlant de la séance du conseil des ministres tenu à Londres, dit que la majorité du Cabinet aurait décidé provisoirement que le gouvernement de la Reine accepterait conditionnellement la proposition de l'Empereur dans les termes où elle a été faite, c'est-à-dire comme une ouverture à des arrangements ultérieurs. Après cette réponse, le Cabinet de Saint-James préciserait les questions dont l'examen lui semblerait devoir être porté à l'ordre du jour d'un congrès, et les limites dans lesquelles l'assemblée projetée pourrait fixer les droits et devoirs des puissances continentales primitivement liées par les traités de 1815.

A propos du congrès, le Daily News dit que l'Angleterre demandera à l'Empereur un projet ayant une forme plus définie et impliquant le respect des droits internationaux. La décision de l'Angleterre dépendra de la réponse de la France.

Dans le conseil des ministres tenu mardi à Londres, dans Downing-street, il a été décidé à l'unanimité moins deux voix, que l'Angleterre ne se prononcerait pas en faveur d'un congrès avant d'en connaître le programme exact. Le motif réel de cette décision se trouve à Gibraltar et à Malte, dont les noms sont revenus plusieurs fois dans la discussion.

Une correspondance de Berlin assure que M. de Bismark conseille au roi de Prusse de participer au congrès, mais conditionnellement. La Prusse ne saurait,

dit-on, assister aux délibérations projetées, si elles n'ont pas pour base les stipulations des traités de 1815 qui n'ont pas été modifiées par la force des choses.

Une dépêche de Copenhague annonce que le roi de Danemark accepte la proposition de congrès adressée aux puissances de l'Europe.

Une dépêche de Cracovie annonce qu'un supplément extraordinaire du *Niepodegost*, de Varsovie, journal officiel du Gouvernement national, publie le discours de l'Empereur des Français en rectifiant les changements qu'y avait introduits le *Dziennick*. J. REBOUX.

Nous lisons dans la France :

« Le discours impérial a annoncé que le Gouvernement s'occupait de projets de loi tendant à remédier à l'excès de la centralisation.

« Si nous sommes bien informés, depuis plusieurs mois déjà, à la suite de la lettre que l'Empereur a adressée à Son Exc. M. Rouher, alors ministre président le Conseil-d'Etat, en appelant son attention sur la nécessité de simplifier et d'abréger certaines affaires administratives, les sections du conseil se sont occupées sans relâche de cette importante question.

« On nous assure que les travaux de chacune d'elles touchent à leur fin, et que déjà quelques rapports ont été présentés aux sections et sont sur le point d'être soumis au vote de l'assemblée générale.

« La plupart des rapports proposeraient de supprimer l'autorisation administrative dans un grand nombre de cas où elle est exigée aujourd'hui au préjudice des intérêts privés et même des intérêts généraux de l'industrie, du commerce et des entreprises d'utilité publique.

« Nous avons déjà dit que ce principe vraiment libéral paraissait adopté en matière de mines et d'établissements d'usines sur les cours d'eau. On nous assure qu'il serait étendu aux sources d'eaux minérales, dont l'exploitation serait affranchie de toute autorisation préalable.

« En même temps on chercherait à concentrer dans les limites de l'administration communale ou départementale certaines affaires d'intérêt purement local qui aujourd'hui, éprouvent des retards considérables, par suite de leur renvoi à l'administration centrale et au Conseil-d'Etat. » — E. Quinsac.

On peut pressentir, d'après les articles du *Times* et du *Morning-Post* dont le télégraphe apporte un sommaire substantiel, quelle sera la réponse du gouvernement anglais à la lettre de l'Empereur. Aussi donnons-nous le texte complet de l'une et de l'autre dépêche.

Le *Times* dit :

« L'Angleterre doit examiner quels sujets doivent occuper le congrès et s'ils peuvent être suivis de bons résultats. La reine Victoria ne peut pas envoyer un représentant à Paris pour discuter les choses en général comme dans un congrès de science sociale. Quand l'Empereur aura précisé les questions mises en débat, l'Angleterre aura à juger si elles peuvent être avantageusement discutées et si le congrès doit faire exécuter ses décisions par la force. Quant aux armements, l'Angleterre attendra la réduction de ceux de la France. »

Le *Morning-Post* demande des renseignements :

« Nous devons apprendre, dit-il, dans quel but nous sommes convoqués avant de nous engager à prendre part au congrès. Nous sommes prêts à concourir au bien général; mais nous demandons des explications avant de nous engager. L'Angleterre ne peut prendre part au congrès avant de bien connaître le but que l'on poursuit et les moyens que l'on veut employer. »

Le *Journal de Saint-Petersbourg*, 9 novembre, contient un résumé de l'Empereur au grand-duc Constantin où il est dit, que la rébellion toujours croissante a convaincu le grand-duc Constantin de l'incompatibilité existant entre l'état du pays et la pensée bienveillante et d'apaisement qui avait porté l'Empereur à le charger de la mise en vigueur des institutions généralement octroyées à la Pologne. L'Empereur consent, par suite, à décharger le grand-duc de ses fonctions de lieutenant général et de commandant en chef dans le royaume de Pologne, mais en exprimant l'espoir que Son Altesse reprendra son œuvre après le rétablissement de l'ordre. Après le rétablissement de l'ordre ! C'est-à-dire après la destruction de la Pologne.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

San-Domingo, 25 octobre.  
Les insurgés ont brûlé entièrement Porto-Plata. 1,800 Espagnols tiennent toujours dans le fort. On attend des renforts de Cuba et de Rico. L'état sanitaire de l'armée espagnole est mauvais. Santana conserve toujours la même position, sans pouvoir avancer, attendant des renforts et des munitions. L'insurrection gagne du terrain. On croit que les Espagnols seront obligés d'abandonner le pays.

Berlin, 12 novembre.  
Les dépêches arrivées de Saint-Petersbourg annoncent que la Banque de l'Empire russe a suspendu l'émission de traites étrangères. Par suite de cette mesure, le papier de Saint-Petersbourg a baissé de 2 3/4 0/0.

Berlin, 13 novembre.  
Le *Journal de Saint-Petersbourg* de mercredi s'élève contre les articles du *Nord*, attribuant par hypothèse, à la Russie, une politique révolutionnaire en Hongrie et en Turquie et une politique hostile à l'Angleterre en Asie.

Le *Journal de Saint-Petersbourg* dit que la Russie ne veut ni de près ni de loin, enfreindre le principe d'ordre pour lequel elle a témoigné assez souvent son respect. En Asie, la Russie et l'Angleterre peuvent mutuellement s'entraider, et elles n'ont aucune raison d'y évincer une influence réciproque.

Paris, 13 novembre.  
Une dépêche de Southampton donne des nouvelles de l'Amérique centrale. Carrera a bombardé la ville de San-Salvador. On compte un grand nombre de tués; les dégâts sont considérables.

Madrid, 13 novembre.  
La *Correspondencia* dit que l'Espagne acceptera le Congrès pour la révision des traités de 1815.

Trieste, 13 novembre.  
Une dépêche de Constantinople dit que les Russes font des préparatifs de guerre dans la mer Caspienne.

Breslau, 12 novembre.  
La *Gazette de Breslau* publie les nouvelles suivantes de Varsovie :  
Trois cents prisonniers ont été extraits hier de la citadelle et expédiés par le chemin de fer. Ils sont tous condamnés à la déportation. Les femmes de la classe pauvre qui n'ont pu encore se conformer aux

prescriptions de la police relatives à l'habillement, sont arrêtées dans les rues; celles qui ne peuvent payer l'amende sont conduites aux bureaux de la police et fouettées. On annonce que les troupes russes en garnison à Kalisch ont été mandées en toute hâte à Wloclawek pour dégager le prince de Wiltenstein qui se trouverait serré de près par les insurgés.

Breslau, 13 nov., 10 h. matin.  
Le dernier numéro de la *Niepodegost* contient un décret du gouvernement national polonais qui ordonne la réalisation de l'emprunt national des 40 millions et institue une cour des comptes. Tous les religieux du couvent des Franciscains, à Varsovie, ont été arrêtés. Le gouvernement russe vient de décréter, pour le royaume de Pologne, un impôt additionnel destiné à indemniser le trésor des 27 millions qui ont été soustraits. Le déficit doit être comblé dans un délai de onze années.

Marseille, 12 novembre.  
Les lettres d'Athènes du 6 portent que le roi a mandé M. Bulgaris, l'ex-président du triumvirat d'octobre 1862, et que celui-ci a formé le ministère suivant :  
M. Bulgaris, président du conseil et ministre de l'intérieur; Smolentz, guerre; Drosos, finances; Diamantopoulos, justice; Delyanni, affaires étrangères; Petzalis, instruction publique et cultes.  
Le roi a visité les monuments de la capitale. Il est toujours accueilli par de vives acclamations.

S. M. a passé en revue la phalange universitaire, la garde nationale et la garnison. Un ordre du jour exprime la satisfaction du roi pour la tenue de la troupe et des milices, mais la ferme résolution de maintenir une discipline sévère.

S. M. a diné, le 4, à bord du vaisseau amiral français.  
New-York, 3 novembre.  
Les confédérés fortifient les approches du Rappahannock; leurs forces de ce côté paraissent peu considérables. A la suite d'informations obtenues sur la force réelle de l'armée de Lee, Meade prendrait prochainement l'offensive. Toutes les troupes qui se trouvaient à Washington ont été envoyées par Meade; elles ont été remplacées par les invalides.

Le bombardement du fort Sumter à Charleston est confirmé. Il a pour but d'empêcher les confédérés d'élever des batteries du côté du canal. La partie sud du fort Sumter a beaucoup souffert du bombardement. Le bombardement de Charleston a cessé.

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 15 NOVEMBRE 1863.

— N° 48. —

## LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XXXI.

(Suite).

Le retour du capitaine fournit à propos l'occasion de donner un autre cours à la conversation, et Hedwige entra quelques minutes après lui. Elle se jeta si précipitamment dans les bras de Virginie que la rougeur de ses joues sembla provenir de la joie de revoir sa chère amie. Elle salua très-affectueusement la baronne Ebba; mais elle répondit avec plus de politesse que de cordialité au serrement de main d'Isabelle. Celle-ci n'en fut pas froissée; elle savait que Virginie et Hedwige sympathisaient, et d'ailleurs elle n'aimait pas du tout, entre jeunes personnes, ces amitiés intimes et à grandes démonstrations, avec leurs baisers et leurs caresses.

Mais l'épreuve la plus difficile attendait encore Hedwige. Richard, qui avait assisté au déchargement des bagages, entra et s'avança cordialement vers elle.

« Vous voyez, mademoiselle, que j'ai tenu plus que je n'avais promis, dit-il; et s'inclinant d'un air aimable, il lui prit la main et la pressa légèrement.

A l'exception de la malencontreuse rougeur, tout se passa pourtant assez bien pour Hedwige. « Je suis très heureuse, répondit-elle, de voir M. le lieutenant tout-à-fait rétabli, et enchantée qu'il ait tenu parole. »

Cependant la soirée était déjà très-avancée, et les voyageurs commençaient à parler de fatigue et des agréments d'un bon lit; on pressa donc le souper, après lequel on se sépara aussitôt.

Richard, dont les pensées s'étaient souvent reportées à la scène de la nuit précédente dans le pavillon, tremblait de ce qui pouvait arriver maintenant. Isabelle s'était contrainte toute la journée; et si sa chambre se trouvait à côté de celles des autres, elle ne pourrait pas même laisser échapper une plainte, si elle souffrait.

Par bonheur, il eut quelques bagatelles à porter dans la chambre de sa mère, et il s'aperçut alors, avec la joie la plus vive, que celle d'Isabelle était voisine de la sienne propre.

Après avoir causé un moment avec sa mère, Richard regagna sa chambre, d'où il se rendit aussitôt devant la porte d'Isabelle.

« Chère Isabelle, j'ai quelque chose à te dire !

— Qu'est-ce, Richard ? demanda-t-elle en ouvrant.

— Je ne veux que te donner ceci, ré-

pondit-il, en lui offrant un odorant bouquet de jacinthes et de roses blanches.

— Qu'il est frais et beau ! J'aime-beaucoup ces roses. Je te remercie, Richard ! Et maintenant, bonne nuit; je meurs de sommeil.

— Bonsoir, Isabelle ! Mais, avant que je me retire, dis-moi seulement si tu espères bien dormir cette nuit ? Dis-le moi franchement — car tu ne jouis pas toujours d'un bon sommeil.

— Que veux-tu dire par là ? répliqua Isabelle, et elle lui lança un sombre regard. Qu'est-ce qui t'amène à parler ainsi ?

— Je le sais, cela suffit; mais je pense que c'est un secret pour tout autre. Aie compassion de moi; ne me laisse pas mourir d'anxiété. — Dormiras-tu cette nuit ?

— Richard, dit-elle tranquillement, mais avec une froideur glaciale, je comprends tout maintenant — ton agitation de ce matin — tu m'as espionnée ?

— Jamais, Isabelle, je le jure, répliqua-t-il d'un ton convaincant. La nuit dernière, à mon retour de Latorp, j'étais violemment agité par d'autres motifs, et je ne pouvais dormir; j'ai été prendre le frais sur la terrasse. Dieu voulait que ton cœur si fier eût un confident.

— Bonsoir ! dit Isabelle, et elle voulut fermer la porte. Son visage n'exprimait ni colère ni douleur; il était de glace.

— Non s'écria Richard en repoussant la porte avec vivacité; impossible de nous séparer ainsi ! Tu dois comprendre que je suis tout-à-fait innocent; et ton cœur, Isabelle, me laisserait en proie à une anxiété si poignante ! En ce cas, tu...

— Calme-toi, Richard ! — si quelq'un venait ! Tu me compromets. Je t'assure

que je souffre très-rarement ce que j'ai ressenti la nuit dernière. Retire-toi, maintenant ! Je sens que je dormirai bien.

— Dieu soit loué ! dit Richard avec une telle ferveur que ses paroles retentirent dans le cœur d'Isabelle. Je ne desirerai de plus » ajouta-t-il en portant la main de sa cousine à son front et à ses lèvres; et il disparut.

Parvenue au haut de l'escalier et sur le point d'entrer dans sa chambre au bout du corridor, Hedwige vit Richard frapper à la porte d'Isabelle et lui offrir un bouquet. Le ton douloureux de l'entretien qui s'engagea entre eux à voix basse lui perça le cœur, bien qu'elle n'en entendit pas un mot; car, selon elle, il n'y avait qu'une seule manière d'interpréter cette dernière visite.

Une fois dans sa chambre, Hedwige fondit en larmes.

Si nous pouvions maintenant visiter le cœur fier d'Isabelle, qu'y trouverions-nous ? Eh bien, nous y verrions cette fierté vaincue, enchaînée, désarmée. Elle avait, malgré elle, un confident, et précisément celui qu'elle eût choisi le dernier de tous. Quel double supplice pour elle que de lire désormais dans les yeux de Richard l'inquiétude et l'anxiété, que de l'entendre lui parler d'une chose dont elle voulait qu'on ne l'entretint jamais ! S'il avait été possible de haïr l'excellent jeune homme, Isabelle l'eût haï, parce qu'il lui avait dérobé son secret. Il est vrai qu'elle-même, afin d'étouffer la flamme qu'elle voyait se déclarer dans le cœur du lieutenant, elle avait voulu le convaincre qu'elle ne pourrait jamais se marier; mais, tant qu'un voile mystérieux pouvait cacher cette énigme, elle eût aimé à n'en pas soulever

un coin. Sa délicatesse de sentiments frémirait de voir ses souffrances profanées par les regards, par la compassion d'un homme.

Mais cet homme était Richard, et le cœur d'Isabelle était-il indifférent pour lui ? Non, sans doute; mais ce cœur recevait tant de choses inexplicables d'après les règles ordinaires ! Ce cœur, grand et richement doué, était capable d'une grande passion, et, si elle venait à aimer, ce serait d'un immense amour; mais jusqu'ici elle avait échappé à l'orage.

Lorsqu'elle entra au foyer paternel après une absence de plusieurs années, la vivacité de Richard et ses manières gaies et aimables lui plurent tout d'abord. La courtoisie du lieutenant n'avait rien de banal, de recherché, ni d'exagéré. Rien en lui ne rappelait à sa cousine ce verbiage insignifiant auquel il lui avait fallu si souvent prêter l'oreille. Non, cette amabilité, quoique du meilleur ton, avait quelque chose de chaleureux; et le regard franc et serein de cet œil noir, la droite empreinte sur ce front ouvert, le gai sourire de ces lèvres, tout prouvait l'harmonie d'une âme noble et pure.

D'ailleurs Isabelle, qui possédait le sentiment du beau, ne pouvait pas rester aveugle en présence de la physionomie noble et expressive de Richard et de sa belle tournure, si pleine de grâce et qui n'avait jamais rien d'embarrassé.

Sans se distinguer par d'éminentes facultés de l'esprit, doué cependant d'une vive intelligence, et de cette fermeté, de cette décision de caractère qui ne fait pas, il est vrai, un héros de roman, mais un homme en qui l'Etat espère saluer un jour un citoyen utile et actif, Richard plut beaucoup à sa belle et fière cousine. Mais